

Bes Med XIX B 105.762⁵²

ESSAI

N^o 25.

SUR LES

Effets de l'Habitude

DANS

l'Economie animale.

TRIBUT ACADÉMIQUE,

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER, LE 23 AVRIL 1827;

Par L. Parant,

de TOULOUSE (Haute-Garonne),

DOCTEUR EN MÉDECINE.



Nous ne profitons des objets qui nous environnent que lorsque l'habitude nous en a indiqué l'usage: nos membres ne se meuvent que lorsqu'elle en a préparé l'action; et nous ne savons effectivement vivre que lorsque ses instructions répétées nous l'ont appris.

DUMAS, *Principes de physiologie*, t. IV, p. 520.

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL Aîné, Seul Imprimeur de la Faculté de Médecine,
près l'Hôtel de la Préfecture, n^o 62.

1827.

Handwritten scribbles or marks in the top left corner.

Faint, illegible text block, possibly a title or header.

Faint, illegible text block, possibly a paragraph of text.

Faint, illegible text block, possibly a paragraph of text.

Faint, illegible text block, possibly a paragraph of text.

Faint, illegible text block, possibly a paragraph of text.

A MON PREMIER MAÎTRE,

M. Taudin,

*Docteur en Médecine, Professeur à l'École Secondaire
de Toulouse, Membre de plusieurs Sociétés savantes, etc.*

*Daignez, MONSIEUR, agréer ce faible témoignage
de ma gratitude pour les soins précieux que vous
donnâtes à mon éducation.*

à M. Pailhès, pharmacien.

*Tribut offert par la reconnaissance
à la plus vive amitié.*

*AU MEILLEUR DES PÈRES,
ET A LA PLUS CHÉRIE DES MÈRES.*

Hommage de respect et d'amour filial.

L. PARANT.



ESSAI
SUR
LES EFFETS DE L'HABITUDE
DANS
L'ÉCONOMIE ANIMALE.

INTRODUCTION.

RIVALE de la nature elle-même, l'habitude est soumise à certaines lois que l'homme ne peut presque jamais impunément enfreindre. Sa souveraine puissance s'étend sur un très-grand nombre d'actes de la vie, et le praticien éclairé doit toujours respecter la force de son pouvoir comme l'étendue de son domaine. Par elle les dispositions primitives peuvent être modifiées et rendues méconnaissables ; par elle l'homme résiste à la fatigue, à la douleur, aux maladies et à l'action des climats divers ; par elle le sauvage traverse, sans en être incommodé, des déserts brûlans, et les habitans du nord se gorgent sans péril des liqueurs alcooliques les plus actives ; par elle des prisonniers peuvent vivre pendant plusieurs années dans des cachots infects, et leur existence s'y façonner tellement qu'un prompt retour à des conditions hygiéniques très-salubres leur serait funeste ; par elle enfin, on peut devenir bon ou méchant et éprouver

ainsi dans le moral des changemens non moins remarquables que ceux opérés dans le physique.

Il y a quelque témérité dans le choix d'un sujet aussi important, aussi vaste et si difficile qu'il exigerait, pour être traité convenablement, d'autres connaissances que les miennes. Je l'aurais abandonné; mais quel autre prendre qui ne présente plusieurs écueils à un candidat à peine engagé dans les avenues de la science! Les dissertations sur quelque'une des nombreuses maladies dont l'homme peut être atteint, en offrent moins sans doute que les essais sur tout autre point de médecine: aussi m'étais-je presque décidé à en faire une de ce genre, lorsque je me suis dit avec l'illustre continuateur de Barthez que, « si l'on s'expose à perdre ses peines, ce doit être au moins en s'occupant d'une chose utile, afin que la bonne volonté serve d'excuse. » Puissent mes efforts m'attirer la bienveillance de mes juges, et me rendre digne de leurs suffrages!

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Le mot *habitude* exprime soit la répétition fréquente ou la continuité des mêmes actes ou des mêmes impressions, soit les résultats immédiats de cette répétition ou de cette continuité.

L'habitude influence tout l'organisme. La disposition qu'elle détermine se fait sentir sur la vie organique comme sur la vie animale.

On a voulu expliquer l'habitude par des plis mécaniques ou par une circulation plus facile des esprits vitaux dans les canaux supposés des nerfs (Mallebranche, Locke, Bonnet). Cette théorie, dit avec raison M. le professeur Bérard, est hypothétique; l'habitude est un fait, une loi vitale; voilà tout ce qu'on en peut dire: elle est exclusive à l'être moral et vivant, et étrangère à la matière morte.

L'utilité de l'étude de l'influence de l'habitude pour le médecin a été généralement sentie. Les modifications que les actions réitérées impriment à l'exercice des fonctions, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie; les applications nombreuses que la connaissance de ces changemens fournit à l'éducation, à l'hygiène et à la médecine.

pratique : combien de motifs pour engager le physiologiste et le médecin à faire de cette étude le sujet de leurs méditations ! Aussi a-t-elle , à diverses époques , fixé l'attention des plus grands maîtres. Hippocrate , Galien , Vallesius , Stahl , Hoffmann , Zimmermann , Barthez , Bichat , Buisson , et une foule d'autres médecins recommandables , se sont livrés à l'observation des phénomènes qu'elle détermine , et en ont tiré des règles précieuses pour la conservation de la santé et pour le traitement des maladies. Les psychologues n'ont pas négligé non plus l'étude de son influence , et parmi eux on peut citer particulièrement M. Maine-Biran , dont le mémoire sur cette matière mérite d'être consulté.

C'est sous le rapport purement médical que je me propose d'examiner l'habitude. Je dois laisser de côté ce qui est du ressort de l'idéologie et de la morale.

De tous les êtres animés , l'homme est celui dont la nature est la plus flexible ; c'est celui qui se prête le mieux aux divers changemens de température , de nourriture et de climat ; c'est aussi lui qui contracte le plus facilement les habitudes qu'on veut lui donner , mais qui s'affranchit le moins aisément des impressions profondes que ces habitudes ont faites sur lui , lorsque sur-tout il les a contractées dans un âge marqué de sa vie.

Les phénomènes résultant de l'influence de l'habitude sont très-nombreux et très-variés : nous allons passer en revue les plus importants , en commençant par la vie animale.

Phénomènes produits par l'habitude sur les sensations extérieures ou de relation.

On entend par sensations extérieures ou de relation , la conscience des impressions qui ont leur source dans le monde extérieur. On les appelle ainsi , parce qu'elles ont pour cause les objets de dehors , pour organes ceux qui sont placés à la superficie , pour effets les relations entre nous et les objets qui nous environnent.

Le plaisir et la douleur , dit Desèze , sont les deux sensations pri-

mordiales dont toutes les autres s'éloignent ou se rapprochent par des nuances insensibles ; ce sont les deux modes élémentaires de la sensibilité. Le sentiment de l'existence est , en dernière analyse , celui auquel se réduisent tous les divers sentimens , soit de plaisir , soit de douleur ; on est averti de sa vie , soit qu'on jouisse , soit qu'on souffre , et c'est un bien d'en être averti. Cette sensation , qui est la base de toutes les autres , serait elle-même un plaisir si elle était seule ; mais l'habitude de vivre l'épouse , on ne la distingue plus que dans ces momens d'une santé parfaite , où , par l'aisance de toutes les fonctions , on est forcé de faire un retour sur soi-même et de reconnaître que la sensation qu'on goûte n'est due qu'au plaisir d'exister. Toutes les sensations ont pour cause un stimulus particulier , dont les effets reçoivent l'influence de l'habitude. L'on suppose ordinairement qu'elles sont voluptueuses , lorsque ce stimulus n'irrite que légèrement les fibres ; douloureuses , au contraire , toutes les fois que l'excitation va jusqu'à tirailler les filets nerveux qui entrent dans leur composition , ou que , sans les diviser , elle les ébranle trop fortement. Ainsi , une lumière douce , un parfum suave , un son léger , ne font qu'exciter légèrement et agréablement les nerfs ; tandis qu'une lumière plus vive , un son plus fort , une odeur plus pénétrante , leur imprimant une violente secousse. Dans l'un et l'autre cas , il y a pourtant excitation : aussi peut-on dire , avec l'immortel Buffon , que la douleur n'est que l'extrême du plaisir.

L'influence de l'habitude sur les sentimens de plaisir et de douleur peut offrir des résultats opposés : tantôt elle les amoindrit , tantôt elle les exalte et les rend durables (Buisson , M. Séné).

Il n'est pas de sensation dont l'exercice répété ne puisse fournir un grand nombre d'exemples de l'amoindrissement successif du plaisir par l'habitude. La première vue d'une belle campagne , d'un paysage riant , est délicieuse , on s'y plaît infiniment les premiers jours ; mais que l'impression se continue , que tous les beaux sites de ce séjour soient vus et revus , il n'y a plus d'aiguillon pour le désir ; tous ces objets que nous trouvions enchanteurs nous semblent froids , monotones : une indifférence complète succède au premier ravissement,

L'habitude a sur le goût la même influence que sur tous les phénomènes de l'économie vivante ; elle peut ne pas émousser la sensation, mais elle diminue la jouissance que l'on a d'abord éprouvée à tel ou tel aliment, comme le prouve l'exemple des gourmands et des Apicius. Les charmes de la mélodie, l'harmonie savante d'un opéra, transportent la première fois qu'on en jouit ; mais la grande fréquence des mêmes impressions mélodieuses ou harmonieuses nous les rend indifférentes. La répétition des mêmes impressions agréables sur la membrane olfactive finit par les éteindre. « Mon collet de fleurs, disait Montaigne, sert à mon nez ; mais après que je m'en suis servi trois jours de suite, il ne sert qu'aux nez assistans. » Le tact ne procure pas non plus les mêmes jouissances lorsqu'il s'exerce plusieurs fois sur les mêmes objets.

La douleur (nous employons ce mot dans toute l'étendue de son acception, c'est-à-dire, pour exprimer tous les degrés de sentiment incommode qui le caractérisent), la douleur, disons-nous, est très-souvent diminuée par l'habitude. On sait que tout corps étranger, en contact pour la première fois avec une membrane muqueuse, y détermine une sensation pénible qui finit par s'éteindre. Les pessaires dans le vagin, les tampons dans le rectum, l'instrument destiné à lier un polype dans l'utérus ou les fosses nasales, les sondes dans l'urètre, dans l'œsophage ou la trachée-artère, les stylets, les sétons dans les voies lacrymales, présentent ce phénomène. Les impressions dont l'organe cutané est le siège sont toutes assujéties à la même loi. Le passage subit du froid au chaud ou du chaud au froid entraîne toujours un saisissement incommode qui s'affaiblit, et cesse enfin si la température de l'atmosphère se soutient à un degré constant : de là, les sensations variées qu'excite en nous le changement des saisons et des climats. L'habitude modifie les impressions qui proviennent des odeurs désagréables : ainsi, l'anatomiste et le chirurgien ne sont plus, au bout d'un certain temps, révoltés par l'odeur des cadavres en putréfaction et par celle de la sanie qui découle des ulcères. Quant au goût, il est des alimens nauséeux, dégoûtans, dont l'odeur seule procure un sentiment pénible, qui finissent par plaire. « Des indi-

vidus , dit Lecat , qui n'aimaient point le café , les huîtres , par exemple , ont fini par trouver agréables ces objets ; cependant leur action sur leurs organes n'a point changé , leur disposition mécanique est à peu près la même : tout le changement est donc du côté de la puissance intellectuelle , qui , par l'influence de l'habitude , ne se forme plus les mêmes idées à l'occasion de ces impressions. » Les cris perçans , les détonations de l'artillerie , le fracas des chevaux et des voitures n'ont plus rien de désagréable une fois que l'habitude a exercé son influence sur l'organe de l'ouïe.

On serait pourtant dans l'erreur , si l'on prétendait , avec Bichat , que l'habitude ramène dans tous les cas le plaisir et la douleur à l'indifférence. Des exemples fréquens prouvent que la répétition ou la continuité des impressions entraînent à leur suite des résultats contraires. Loin de s'affaiblir , les plaisirs (bien entendu qu'il ne s'agit point ici de ceux qui portent leur action sur les forces physiques) s'exaltent quelquefois et sont transformés en besoin : tels sont les plaisirs que donnent la musique , la beauté des peintures , etc. ; tels sont aussi les plaisirs que donne l'habitude de voir un ami , de faire ses devoirs. Toutefois , il ne faut pas confondre avec l'influence de l'habitude , l'influence bien plus puissante d'une raison supérieure et active et nullement automatique. L'habitude des souffrances ne les rend pas toujours moindres. Il est un cercle physiologique au-delà duquel elles donnent au système une telle susceptibilité , que la plus légère irritation physique ou morale peut être suivie d'accidens plus ou moins fâcheux.

L'excellence des sens vient de la nature ; mais l'art et l'habitude peuvent leur donner , aussi bien qu'à l'organe siège des facultés intellectuelles avec lequel ils sont en rapport , un grand degré de perfection. Un peintre , accoutumé à considérer attentivement les beautés d'un tableau , verra du premier coup-d'œil une infinité de nuances et de différences qu'un autre homme ne pourra saisir qu'avec beaucoup de temps , et que même il ne pourra peut-être jamais saisir. Un musicien , dont l'oreille est continuellement exercée à l'harmonie , sera vivement choqué d'une dissonance ; une voix fausse , un son

aigre , l'offensera , le blessera. On dirait , suivant la remarque de Buffon , que son oreille est un instrument qu'un son discordant démonte et désaccorde. Ce serait une erreur de croire que cette perfection que donne l'exercice dépend d'un accroissement de volume ou de nutrition de l'organe ; l'œil du peintre et l'oreille du musicien ne subissent aucun changement dans leur condition organique ; l'un et l'autre n'ont point par eux-mêmes plus d'aptitude à voir et à entendre ; mais l'encéphale , siège de l'intelligence , auquel ces sens sont subordonnés , a acquis plus d'énergie et de capacité. Ce n'est donc que par une espèce de métaphore qu'on attribue exclusivement à la perfection des sens , ce qui dépend en grande partie de la perfection d'une faculté intellectuelle (Gall).

« L'attention , dit M. le professeur Bérard , rend les habitudes plus fortes , et la volonté les répète. Ce qui prouve qu'elles ne sont pas entièrement passives , mais toujours soumises à l'activité du *moi* , et qu'elles ne dépendent point des qualités connues de la matière. » Par une attention habituelle , par une sorte d'éducation , on apprend , ainsi que l'observe Bichat , à sentir , à voir , à entendre , à goûter , à toucher. La sensibilité est même susceptible , par une forte attention et par une étude répétée , d'un très-haut degré de perfectionnement , ainsi qu'en donnent des preuves les sourds et muets pour la vue , les aveugles-nés pour l'ouïe , les sauvages pour l'odorat , les gastronomes pour le goût. Ainsi , dit encore M. le professeur Bérard , le *moi* apprend à agir par un exercice souvent renouvelé ; et en étudiant les sensations avec plus de soin , et toujours activement , il y découvre des impressions nouvelles , ou rend plus vives , et crée en quelque sorte , du moins pour la conscience , celles qui avaient d'abord échappé.

Si , comme j'ai cherché à le prouver , il existe des sensations plus ou moins modifiées par l'habitude , il en est aussi sur lesquelles son pouvoir est entièrement nul , et il faut , à ce sujet , comme dans une foule de cas en médecine , établir de nombreuses exceptions. Ainsi , ce guerrier que n'épargna point le fer ennemi , est aussi sensible à la vingtième blessure qu'il le fut à la première ; ses im-

pressions sont toujours les mêmes, elles sont d'une autre nature que celles que nous avons citées, et la fréquence de leur répétition n'influe en rien sur leur caractère.

Concluons que, parmi les sensations, il en est que l'habitude émousse, d'autres qu'elle perfectionne, et des troisièmes qui peuvent se soustraire à son influence.

Influence de l'habitude sur les sensations internes.

Les phénomènes produits par l'habitude sur la sensibilité des organes ne sont pas toujours identiques. Soumis aux mêmes stimulus souvent répétés, les organes vivans finissent par s'habituer à leur impression. Ces médicamens si actifs, qui, administrés pour la première fois, bouleversaient l'économie, deviennent sans effet lorsqu'ils sont long-temps continués; et dans le traitement d'une maladie, le praticien éclairé en suspend plus d'une fois l'usage. L'opium n'a pas le même pouvoir chez l'Asiatique qui en fait sa boisson habituelle, et sur l'Européen qui ne l'emploie que comme remède.

Si dans certains cas la sensibilité organique est diminuée; dans d'autres, plus rares à la vérité, elle devient plus exquise, elle est en quelque sorte avivée: on conserve l'exemple de plusieurs individus qui vomissaient très-facilement, et qui tenaient cette faculté sous leur dépendance,

Enfin, la présence des alimens dans l'estomac, celle du sang et des fluides naturels dans leurs vaisseaux respectifs, nous fournissent une preuve de sensibilité toujours stationnaire,

De l'influence de l'habitude sur les mouvemens volontaires.

L'habitude a sur nos mouvemens l'influence la plus étendue, elle les détermine, les dirige et les perfectionne. Dans le principe de son éducation, quelle inaptitude ne nous montrait pas cet habile mécanicien qui nous étonne aujourd'hui par le produit de son art! Naguère ses mains se refusaient à tenir les instrumens; mais l'habitude l'a tellement changé que, semblable au sculpteur Gabinasius, il pourrait même, sans l'usage de la vue, nous présenter l'ouvrage le plus parfait et le plus compliqué.

Toute disposition habituelle à l'emploi d'un certain degré de forces motrices ou à un certain degré de contraction musculaire, rend l'exercice de ces forces ou de cette contraction beaucoup plus facile. Ainsi, on a remarqué qu'un homme accoutumé à un fleuret n'a pas autant d'activité pour faire des armes avec un fleuret plus pesant ou plus léger. « On a mal expliqué ce fait, dit le savant et profond Barthez, en disant que la coutume détermine un certain degré de tension des fibres, qui est nécessaire pour leurs mouvemens, car une tension de fibres produite par une cause mécanique extérieure n'a rien de commun avec leur contraction musculaire plus ou moins faible..... Un homme accoutumé, dit-il encore, à exercer des mouvemens plus forts avec les muscles des mains et des doigts, écrit moins ferme qu'un autre; or, on ne voit pas comment le pouvoir habituel de mettre en action de plus grandes forces, affaiblit la faculté d'en employer de moindres; mais ce fait est au nombre des preuves qui dénotent que la contraction musculaire n'est point opérée par des agens mécaniques, qui, lorsqu'ils peuvent le plus, peuvent aussi le moins. »

Influence de l'habitude sur la parole.

La parole, ce moyen de relation par lequel nous pouvons communiquer nos plaisirs ou nos peines, nos craintes ou nos espérances; la parole reçoit aussi l'influence de l'habitude. Combien ne voit-on pas d'individus qui ne peuvent prononcer certaines lettres, parce qu'ils se sont livrés dès leur enfance à une imitation vicieuse, ou parce qu'ils ont contracté l'habitude de quelque affectation dans leur manière de parler? Tel a dans son langage un sesseyement, parce qu'il a contracté l'habitude de prononcer les consonnes sifflantes *s*, *c*, etc.; tel autre a une prononciation dite *hottentotisme*, parce qu'il a contracté l'habitude de surcharger ses discours d'une foule de *t*, au moyen desquels il lie ensemble tous les mots qu'il prononce, quelle que soit d'ailleurs la lettre qui les termine; certains ont contracté l'habitude du grasseyement, et ne peuvent pas s'en corriger; quel-

ques-uns parlent habituellement à voix basse ; d'autres, et l'on fait cette remarque parmi les habitans des villes maritimes, ont, par habitude, la parole très-élevée et très-rude.

*Influence de l'habitude sur les signes mimiques, expressifs
ou physiognomoniques.*

Dans la conformation de la figure humaine, tout paraît disposé ou calculé, pour annoncer au-dehors, et par des changemens rapides, volontaires ou involontaires, ce qui se passe à l'intérieur ; mais surtout ce qui appartient à l'état intellectuel ou moral en général, et aux passions en particulier. Cette conformation est singulièrement modifiable par l'habitude. « Les muscles masséters et crotaphites, dit Moreau de la Sarthe, sont ordinairement très-prononcés chez les hommes forts et qui sont livrés à des passions violentes et cruelles... Les buccinateurs sont, en général, assez développés chez les hommes qui mangent beaucoup, et dont les penchans, ainsi que les goûts, se rapportent uniquement à la vie organique. Ces mêmes muscles sont beaucoup plus volumineux chez les joueurs d'instrumens à vent, et plus encore chez les ouvriers que l'on emploie au soufflage du verre. M. Dupuytren, à qui je dois cette remarque, m'a dit avoir vu plusieurs de ces hommes employés au soufflage, dont les joues avaient été entièrement déformées par cette habitude, et privées de leur ressort au point d'obliger ces ouvriers, dans la mastication, de rapporter les alimens sous les dents molaires avec les doigts ; les buccinateurs, chargés de cette fonction, ne pouvant plus la remplir par l'effet de cette dilatation forcée et presque continuelle..... Les musiciens qui se servent d'instrumens à anches ont les buccinateurs dans un état habituel de contraction, et les joues sensiblement creuses et déprimées. »

L'expression de la physionomie est singulièrement altérée par l'habitude de telle ou de telle opération mentale, ainsi que de telle ou de telle passion. Je dépasserais les bornes que je me suis prescrites, si j'entraais dans des considérations à cet égard.

L'habitude imprime non-seulement à la physionomie, mais encore aux gestes, à la démarche, à la mimique de tout le corps, des caractères permanens et particuliers. L'habitude de la fierté, par exemple, fait que l'homme qui en est dominé se rengorge, se redresse et porte la tête haute. « Voyez, dit Gall, comme tantôt l'homme fier porte les bras en avant dans l'attitude du commandement; comme tantôt, s'admirant lui-même, il les élève, puis jetant du haut de sa grandeur un regard de mépris sur tout ce qui l'environne, il les croise sur sa poitrine; ou bien gesticulant en l'air de la droite, il appuie le plat de la gauche sur le flanc, le coude avancé. Demandez à cet homme de s'intéresser pour vous: il vous protégera d'un regard, il portera sur sa poitrine l'une de ses mains; témoin de sa puissante influence, il se dressera sur la pointe des pieds, et un gracieux mouvement de sa tête, dirigé en haut et en arrière, vous dira *laissez-moi faire*. Plus le sentiment de l'orgueil est profond et habituel, plus l'homme se gonfle et se dresse avec audace; plus le regard qu'il promène autour de lui exprime la suffisance et le mépris, plus il parcourt d'espace dans sa solennelle démarche. »

Influence de l'habitude sur les mouvemens involontaires.

Il est une foule de mouvemens, soit dans la marche, soit dans les gestes, dont nous contractons tellement l'habitude, que nous les exécutons indépendamment de notre volonté. On sait que certaines agitations cessent d'être volontaires et deviennent des *tics*, quand on en a contracté l'habitude. Il n'est personne qui, après un exercice vif et continu, n'ait éprouvé l'idée persévérante des agitations qui en avaient été le résultat. Cette idée peut être liée avec une répétition sourde et comme insensible des mêmes mouvemens; mais cette répétition peut quelquefois être sensible, ainsi que le prouve une observation curieuse, citée par Barthez, que M. de Lisle fit sur lui-même.

Nous avons prouvé combien l'habitude avait de pouvoir sur les mouvemens volontaires, nous allons dire quelques mots de la fai-

blesse de son influence sur les mouvemens organiques dans l'état de santé parfaite. Ceux qui résultent, en effet, de la circulation, de la respiration, etc. etc., en sont tout-à-fait indépendans et se soustraient d'eux-mêmes à sa domination ; les sensations de plaisir ou de douleur peuvent seules les augmenter ou les diminuer. Mais, dans l'état d'altération, l'ordre et l'harmonie de ses mouvemens sont changés : une première attaque d'épilepsie dispose à une seconde, et on sait que ces maladies sont plus difficiles à guérir à mesure qu'elles deviennent plus habituelles. L'expulsion prématurée du fœtus doit éveiller l'attention des médecins, car la matrice conserve à la même époque une tendance à se débarrasser du produit de la conception : de là vient la fréquence des avortemens chez les femmes qui en ont déjà éprouvé. Les fièvres intermittentes, incomplètes dans leur principe, s'établissent bientôt avec plus de régularité, et, constantes dans leurs formes, se montrent à des époques fixes. Il en est de même des affections nerveuses : esclaves de l'habitude, elles offrent dans leur guérison une ténacité d'autant plus opiniâtre qu'elles sont plus anciennes. On doit rapporter, selon Barthez, au pouvoir de l'habitude, le penchant qu'à la nature humaine à faire dégénérer en fièvres intermittentes (d'après plusieurs observations de Rivinus et d'autres auteurs), ces mouvemens fébriles que des circonstances fortuites lui impriment deux ou trois fois de suite dans des périodes de tierce et de quarte. Il est vraisemblable qu'un grand nombre de maladies périodiques s'établissent d'une manière analogue.

Les faits que je viens d'énoncer ne me permettraient-ils pas de tirer la conclusion suivante ; savoir : que les individus doués d'une constitution forte et rigoureuse, et dont la santé n'a souffert que de légères atteintes, succombent à des maladies qui seraient sans effet sur des tempéramens débiles, habitués à être malades. Les premiers sont étrangers à ce changement, à cette modification de sensibilité, qui sont le résultat des affections morbides.

De l'influence de l'habitude considérée sous le rapport pathologique.

Après avoir considéré les principaux phénomènes que présente l'habitude envisagée sous le rapport physiologique, nous observerons combien son importance est remarquable dans l'état pathologique. Souvent elle forme, en effet, une espèce de barrière insurmontable à une foule de maladies, et on peut même l'employer avec avantage dans la curation de celles dont elle n'a pu nous défendre. Les habitudes, contractées avant l'invasion des maladies, devront être respectées par le praticien, qui rétablira l'équilibre, en imprimant au tempérament sa direction habituelle; enfin, il devra se prémunir contre celles qui sont le fruit de certaines affections. L'on ne pourrait sans inconvéniens très-fâcheux obtenir la cicatrisation de certains ulcères anciens, ainsi que la guérison de certaines dartres, de certaines hémorrhagies, etc.

Du pouvoir de l'habitude contre les maladies.

Puisque l'habitude préserve les corps de beaucoup de maladies, ne serait-il pas possible de donner à l'homme des habitudes telles qu'il fût le plus souvent sans danger? Ce principe se trouve consigné dans les règles de l'hygiène, qui ne sont autre chose qu'une succession d'habitudes heureuses qui ont pour but de maintenir notre santé. Mais malheureusement nous ne pouvons obéir à des lois constantes, et le desir de la nouveauté nous fait très-souvent mépriser la sagesse de la nature. Dans les articles suivans, j'exposerai les effets développés par les changemens de climat et les variations de température. Je prouverai combien ses variations sont des sources fécondes de maladies, lorsque l'habitude n'a point tempéré leur rigueur.

De l'influence de la température et du climat sur les maladies.

L'homme est fait pour vivre sous toutes les latitudes : cette proposition, quoique très-vraie, mérite pourtant quelque restriction;

Habitué au climat doux et tempéré de son pays, le Français pourrait-il se transporter impunément sous le ciel brûlant de l'Afrique ou dans les régions si froides du Nord? Que de projets coloniaux n'a-t-on pas vu échouer dans leur exécution, par cette transition subite de climat dans un lieu différent de température! Ne convient-il pas mieux d'habituer par gradation les corps à cette variation qui change leur manière d'être? Les Russes sont habitués, dès leur enfance, à passer d'un bain de vapeur dans un bain de glace. Les soldats les plus infatigables sont tirés de la classe des paysans, qui s'exposent de très-bonne heure à des alternatives de froid et de chaud; leur santé n'en reçoit aucune atteinte, ils peuvent s'acquitter des plus rudes travaux.

Notre éducation physique forme notre constitution; voyez l'air efféminé et le corps grêle de ce citadin qui fut élevé au sein de la mollesse: pourrait-il s'abandonner aux rigueurs de la température? Non, sans doute, tandis qu'elles sont méprisées par ces hommes vigoureux des champs qui nous présentent, même dans leur enfance, des tailles élevées et des formes herculéennes.

Sans négliger les lois prescrites par l'hygiène, le médecin ne doit point user de soins trop minutieux; car, loin de parvenir à la guérison des maladies, il la retarderait ou bien en occasionnerait de nouvelles. Les précautions ne doivent point être abandonnées, il ne s'agit point de s'exposer à des dangers réels, mais il convient d'habituer peu à peu le tempérament à un type moins délicat.

Des alimens et des boissons.

Il est d'une importance bien majeure de s'occuper de l'influence de l'habitude sur l'emploi des alimens et des boissons.

L'homme devrait de bonne heure s'habituer à leur privation, à leur bonne ou mauvaise qualité, afin d'éviter les maladies que leur différence pourrait produire, lorsque les circonstances le forceraient d'en user. Remarquons, en effet, que leur changement est très-souvent nuisible. Un homme appartenant à une classe indigente, à

un âge déjà avancé, appelé par une opulence inattendue à mener un nouveau genre de vie, ne put long-temps faire usage des mêmes alimens. Quel goût trouveraient à nos mets les plus succulens, ces Kantschadales, qui, au rapport des voyageurs, se nourrissent de poissons entassés par pile, et qui ont déjà subi un commencement de putréfaction? M. Clerc rapporte qu'une nourriture saine devient pour eux un poison lent, auquel la plupart succombent, et que d'autres ne peuvent prendre habituellement qu'après en avoir souffert long-temps. Quelle mort funeste n'attend pas des malheureux, qui, depuis long-temps en proie à la famine la plus désespérante, se voient tout-à-coup au milieu de l'abondance? Leur estomac s'est peu à peu habitué à ne souffrir aucun aliment, ou du moins en très-petite quantité. Leur accumulation instantanée ne saurait lui convenir.

Hippocrate recommandait un excès tous les mois. Ce précepte peut être bon à suivre, toutefois jusqu'à un certain point, en ce qu'il habitue le corps à des alternatives de santé plus ou moins parfaite. Ceux qui regardent la sobriété comme une vertu dont ils suivent scrupuleusement les lois, ne sauraient faire la plus légère déviation sans s'exposer à des conséquences dangereuses.

Les heures du repas sont pour certaines personnes d'une habitude si sévère, que le moindre retard les incommode. J'ai connu à ce sujet plusieurs célibataires qui ne pouvaient sans indisposition les éloigner ou les rapprocher; leur estomac obéissait à un besoin devenu absolu.

Travail et repos.

Le travail et le repos peuvent être portés à l'excès, sans que les corps en éprouvent sensiblement des atteintes, lorsqu'on augmente graduellement leur action. Telle constitution dont la faiblesse ne nous annonçait d'abord qu'un individu incapable de supporter le moindre travail, prend bientôt par l'exercice une énergie et une vigueur dignes d'un athlète. Les personnes qui se livrent à des études sérieuses, n'exerçant que leurs facultés intellectuelles,

ne peuvent se livrer aux travaux du corps : aussi , en général , leurs muscles n'ont-ils qu'un petit volume et des formes peu dessinées. Cet avantage précieux de la gymnastique était bien connu des anciens , et le sage Lycurgue , pour rendre les Spartiates indomptables , les accoutumait à l'exercice du corps. Rome n'est devenue la maîtresse du monde qu'en bannissant de ses murs la mollesse et le repos.

Le repos peut être porté à l'excès , mais ses effets sont opposés à ceux que procure le travail. Le corps mince et élancé , la démarche lente , l'assoupissement et quelquefois l'extinction de l'intelligence , telles sont les conséquences du repos excessif.

L'habitude de certains genres d'exercice contribue à donner à chaque individu un état ou caractère particulier de santé qui , relativement aux autres hommes , lui est plus ou moins avantageux pour la conservation de sa vie.

Tout le monde sait combien les hommes qui ne font que peu ou point d'exercice , sont disposés aux maladies , sur-tout à celles qui sont chroniques. Mais on ne sait pas assez , selon Barthez , combien est grande la faiblesse relative des forces radicales chez les hommes du peuple qui peuvent paraître robustes , et dont la vie est la plus laborieuse , quoique ces forces soient continuellement reproduites en eux par l'habitude des fonctions alternatives d'un grand travail et d'un sommeil profond.

Des vices de l'air.

L'air est d'un besoin indispensable pour tous les corps organisés. Sa présence veille à la principale fonction de notre économie. Il ne saurait un seul instant nous abandonner , sans produire des effets plus ou moins dangereux. Sa raréfaction dans les lieux élevés au-dessus du niveau des mers , ne peut convenir à l'habitant des plaines. Sur les hautes montagnes , la respiration devient pénible , haletante , le pouls accéléré , un malaise général auquel succède une faiblesse extrême , enfin des hémorrhagies qui entraînent la mort.

Ces phénomènes sont loin d'avoir lieu chez les peuplades des Alpes, et dans les pays montagneux de la Suisse. Nés sous ce climat, ces peuples sont habitués à ce vice de l'air, n'en éprouvent aucun désagrément, et parviennent même à une vieillesse très-heureuse.

L'homme peut exister plus ou moins long-temps dans une privation totale d'air, comme nous le prouve l'exemple des plongeurs qui restent à des profondeurs considérables. Un air très-malsain peut être rendu, par une longue habitude, plus convenable qu'un air pur (Sanctorius, Barthez).

Maladies épidémiques.

D'après les exemples que j'ai eu l'honneur de soumettre au jugement de mes examinateurs, l'habitude présente de nombreux faits à admirer, des règles précieuses à suivre. Ce qui me reste à traiter encore, d'après le plan que je me suis tracé, donnera une juste idée de son influence et de l'étendue de son domaine. Nous verrons, en effet, des individus vivre au milieu des miasmes contagieux, sans en éprouver aucun mauvais résultat, et les maladies les plus funestes, loin d'être à craindre pour d'autres, devenir d'une nécessité majeure pour leur santé.

Des miasmes contagieux.

L'air peut tenir en suspension une foule de substances impures, délétères, et pour l'homme et pour les animaux. Leur introduction dans l'économie par les voies respiratoires détériore la santé, et peut plus ou moins promptement amener la mort; mais quelle modification peut sur elles cette puissante régulatrice de nos actions! Je pourrais citer à l'infini des exemples qui attesteraient cette vérité; je me contenterai de rapporter celui de ces dignes défenseurs de l'humanité, ces médecins célèbres, qui, poussés par le desir d'être utiles, bravèrent les dangers de la fièvre jaune qui naguère ravageait Barcelonne. Habitués à l'air vicié des hôpitaux, ils furent épargnés par les miasmes contagieux qui remplissaient l'atmosphère.

Je ne prétends point attribuer leur intégrité à cette seule cause ; cette force de grandeur d'âme nécessaire à de pareilles expéditions y contribuait sans doute ; cependant on a vu des hommes habitués à braver le danger obéir au désastre commun. Que de conséquences funestes n'a-t-on pas vu être le fruit de trop de hardiesse , de la part de ces jeunes gens que l'amour de l'étude attire dans nos amphithéâtres ! Des fièvres pernicieuses en ont enlevé plusieurs à la science , parce qu'ils se livraient avec trop peu de ménagement aux gaz qui s'exhalent des cadavres. Il faut dans le principe s'environner de précautions convenables, et par des moyens étudiés se rendre insensible à l'atteinte du mal.

Il est, chez certains individus, des affections tellement habituelles qu'elles semblent s'identifier avec leur constitution, et former leur santé : tels sont les habitans des lieux marécageux et humides, ces hommes qui passent leur vie au milieu des marais Pontins. Les ouvriers qui sont condamnés à exploiter les mines de mercure, sont habitués à une salivation qui, suspendue, leur deviendrait très-nuisible.

La disparition des maladies contagieuses, si dangereuses à l'époque de leur invasion, ne tiendrait-elle pas à ce que les corps se sont habitués à leur existence, au point d'annihiler leurs effets ? Le virus syphilitique, qui, lors de son introduction dans ce pays, faisait des ravages affreux, ne diminue-t-il pas de son intensité par l'effet de l'habitude ; et ne pouvons-nous pas espérer que ces maladies redoutables finiront par disparaître entièrement ? Ne pourrais-je pas citer à l'appui de cette opinion, ces mêmes maladies épidémiques qui, transportées d'un pays où elles sont près de s'éteindre, dans une région où elles n'ont jamais existé, s'y déchaînent avec une nouvelle fureur ?

Des affections habituelles qui peuvent être considérées comme moyens prophylactiques des maladies.

Les affections habituelles peuvent, dans beaucoup de cas, être considérées comme moyens préservatifs des maladies. Les succès les

plus étonnans sont, sans doute, ceux que l'on a obtenus dans la fièvre jaune et dans les affections épidémiques. Des vieillards qui portaient depuis fort long-temps des ulcères atoniques aux jambes ont triomphé de la maladie qui entraînait des individus jeunes et vigoureux, et dont la santé n'avait jusque-là souffert aucune altération. N'est-il pas difficile de concevoir que des personnes affectées de maladies vénériennes invétérées ne fussent point du nombre des victimes ? Les médecins qui exercent leur profession à la tête des hôpitaux, ou dans l'enceinte des villes que ravagea la peste, ont fait la même observation et confirment la vérité de ce que j'avance. Aussi, dans ces affections générales, ne convient-il jamais d'arrêter la suppuration des ulcères quelconques ou de favoriser la disparition des éruptions cutanées. D'après ces principes que personne ne combattra sans doute, puisqu'ils reposent sur des faits, n'est-on pas conduit à conseiller l'application des exutoires dans les pays où règne la peste ? Ne pourrait-on pas se promettre les mêmes succès que dans les cas précédens ? Cette indication, remplie au même instant où se déclare la contagion, ne saurait pallier son intensité. Les exutoires, pour répondre à l'attente du praticien, auraient dû être établis depuis fort long-temps ; car alors la suppuration serait devenue habituelle et nécessaire à la santé.

Les affections habituelles exerçant la plus grande influence dans les maladies épidémiques, le médecin aura pour précepte fondamental de les entretenir avec soin, de les exciter si elles languissent, de les ranimer si elles n'existent plus, de les produire même en employant des moyens doux, propres à les établir avec succès ; il calculera celles que l'âge, le sexe, le tempérament et l'éducation physique de l'individu le rendent plus apte à posséder sans danger imminent ; et, par une suite de moyens appropriés, il parviendra à dompter la ténacité du mal : c'est ainsi que les retours de la goutte ou des accès de fièvres intermittentes chez les personnes qui y sont sujettes, suffisent pour mettre à l'abri de la contagion.

Du respect qu'on doit aux habitudes.

Il importe au médecin (et Hippocrate lui-même en fait une loi), il importe, dis-je, d'étudier les habitudes pour procéder au traitement des maladies. Sans un examen réfléchi des habitudes, sans une connaissance parfaite des phénomènes individuels qui se passent dans l'état de santé, le praticien méconnaîtra le diagnostic et en tirera un faux jugement : *Consuetudines vim signi detrahunt*, a dit le Père de la Médecine ; et cette proposition est vraie, car la répétition fréquente des mêmes actes porte des changemens notables dans les organes des sens. Tel symptôme qui appartient à une maladie et qui nous la fait distinguer de plusieurs autres, n'est d'aucune valeur lorsqu'il est le fruit de l'habitude, et doit être négligé ; son influence est si étonnante, que Galien ne craint point d'avancer qu'elle doit être respectée lors même qu'elle est mauvaise : *Conservanda est consuetudo quamvis deterrima*. Un malade qui se gorge journellement de boissons ou d'alimens, ne saurait être astreint à une diète rigoureuse. Si vous adoptez ce dernier régime, vous compliquerez la maladie d'accidens plus ou moins graves, et des symptômes nerveux se développeront. Mais rendez-le à ses habitudes favorites, permettez-lui jusqu'à satiété ces alimens indigestes pour tout autre, et vous hâterez sa guérison (1). C'est ce qui est arrivé lors de l'introduction des armées étrangères sur notre territoire : les Russes malades dans notre Capitale demandaient un autre traitement que les Français : les liqueurs alcooliques, l'eau-de-vie par exemple, données en abondance, produisaient sur eux le même effet qu'un régime diététique sur tout autre. Le paysan ne doit pas être traité comme le citadin, l'habitant du nord comme celui qui vit dans un climat tempéré ; ce qui fait la force de cet axiôme : que la

(1) Solenander et Bohn ont vu des hommes attaqués ou convalescens de maladies graves, qui avaient besoin, pour se rétablir, d'être nourris d'alimens indigestes auxquels ils étaient habitués.

médecine doit varier non-seulement suivant les lieux, mais encore suivant les individus.

L'on s'abstiendra de toute violation à l'égard des heures des repas, des momens de repos et même de travail; la plus légère variation dans les heures où on prend les alimens, suffit pour amener des complications dans l'état de maladie. La privation subite de certains alimens et de certaines boissons, comme le pain et le vin par exemple, suffit pour déranger l'économie. De tous les phénomènes vitaux, le sommeil est celui sur lequel l'habitude a la plus grande influence; l'on dort, l'on s'éveille à des heures fixes, suivant les circonstances particulières, quelquefois même sans besoin réel et pour obéir seulement à cet usage. Les enfans que l'on habitue à s'endormir à l'aide de certains mouvemens, ne peuvent plus se livrer au sommeil sans leur secours, et il est plusieurs personnes qui conservent très-long-temps cette habitude. La musique a aussi le même pouvoir. Les doux accords d'une voix flexible, les sons harmonieux d'un instrument, sont pour beaucoup d'individus le prélude d'un sommeil parfait.

Les exercices du corps et les travaux de l'esprit ne forment point d'exceptions aux règles à suivre dans le respect dû à l'habitude. Combien d'hommes habitués à se livrer avec fureur à la méditation, languissent lorsqu'ils sont condamnés à un repos absolu, et finissent bientôt par mourir! Plusieurs, incapables dans leur vieillesse de ces productions qui dans un âge moins avancé ont fait tout leur mérite, ne travaillent plus que par habitude et pour éviter l'ennui qui les poursuit lorsqu'ils suspendent leurs occupations. Les impressions que produit l'habitude sur nos facultés intellectuelles sont quelquefois d'une nature telle, qu'elles ne sauraient être substituées par d'autres impressions. Arétée rapporte l'exemple d'un charpentier qui divaguait toutes les fois qu'il sortait de sa maison.

Les sensations qui sont le fruit de nos passions, sont quelquefois étroitement liées à notre existence, à tel point que leur suspension, même momentanée, produit des dérangemens notables; il faut, pour les arrêter, des cas nécessités par un intérêt supérieur, encore doit-on user de moyens qui établissent avec soin une autre habitude.

Ainsi, il ne convient point de contrarier, d'une manière trop brusque, plusieurs des affections morales, telles que l'amour, l'ambition, la jalousie, la haine, etc.

Des maladies entretenues par l'habitude.

Nous avons prouvé qu'il y avait un grand nombre de maladies dont l'existence était nécessaire à la santé, et que le médecin ne pouvait combattre sans exposer la constitution de l'individu. Il en est aussi plusieurs qui ne sont dues qu'à une habitude vicieuse et qu'il importe de traiter. Mais il se présente un problème difficile à résoudre : peut-on connaître aisément si une maladie est entretenue par l'habitude, ou non ? Lorsque, dans les antécédens de la maladie et après l'examen scrupuleux des divers symptômes, on ne découvre aucune cause, on peut en conclure qu'elle est entretenue par l'habitude, sur-tout si les moyens convenables au traitement ordinaire ont été mis en usage. Dans ces circonstances, les principales règles à suivre sont de n'employer les moyens directs que tout autant que la nature tenterait de se débarrasser de cette affection. On cherchera à établir de nouvelles habitudes qui fassent, en quelque sorte, dériver les premières ; on emploiera, à cet égard, les moyens les plus plausibles, tels que nous les avons indiqués.

F I N.

Faculté de Médecine de Montpellier.

PROFESSEURS.

MESSIEURS :

LORDAT, DOYEN.
BAUMES.
BROUSSONNET, *Suppléant.*
DELPECH.
DELILE, PRÉSIDENT.
LALLEMAND.
ANGLADA.

MESSIEURS :

CAIZERGUES.
DUPORTAL, *Examineur.*
DUBRUEIL, *Examineur.*
BÉRARD, *Examineur.*
DUGÈS.
DELMAS.
.....

PROFESSEURS HONORAIRES.

CHAPTAL.

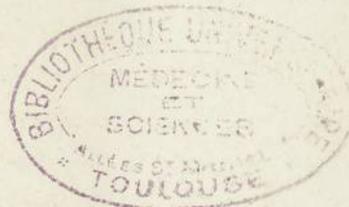
VIGAROUS.

VIRENQUE, *Professeur émérite.*

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

BATIGNE.
BAUMES FILS.
BERTRAND.
BOURQUENOD, *Examineur.*
ESTOR.
FAGES.
GOLFIN, *Examineur.*

POURCHÉ, *Suppléant.*
POUZIN.
RECH.
RENÉ.
SABLAIROLES.
SAISSET.
.....



La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

Table

Sur le mèdein Philoſophe par Vercher	51. Page
Sur l'allaitement maternel par Ormieri	14.
Sur la fracture de col de femme par Pina	40.
Sur l'apoplexie par Lapeyrie	88.
Observation propre à certains points de medecin par Olmari	30.
Sur la Delirium par Laffon	10.
Sur le Scorbut par Carbonel	7.
Sur l'adynamie par Buffiere	28.
Sur le hemorrhie interieure par Boulaye *	30.
Sur la nevrose par Latour	23.
Sur la fonction de la peau par Surin	154.
Sur le force par Duval	25.
Sur l'operation de la Doutonnire par Laffon	23.
Sur quelque preparation de quinquina par Delgrom	18.
Sur le abus de la manœuvre dans le accouchement par clot	23.
Sur l'operation de l'aureidme par Journaud	24.
Sur l'amenorrhie par Boulon	26.
Sur le cataracte par Rubard	32.
Sur l'encephalocèle par Marbeille	24.
Sur l'aurisane externe par Rolland	30.
Sur la topographie med. de la Guadeloupe par Noaldin l'ainé	17.
Sur la structure du squelette humain par Noaldin fil.	8.
Sur les perforation spontanée de l'estomac par Binard	28.
Sur la Distension de l'urine par Laffon	21.
Sur les émissiois sanguines par Journaud	52.
Sur les alcalis végétaux par Laffon	35.
Sur les effets de l'habitude par Corant	26.
Sur les perforation spontanée de l'estomac par L. Noel	28.
Sur l'analyse de l'étrai d'élvée exotique par Dejoc	13.
Synthese Pharmaceutica et chymica auctore Delgrom E. H. M.	8.
* Sur l'amputation de membre, par Gaillard	30.